

et scientifique (la pharmacopée, les connaissances botaniques, les techniques, etc.). Qui ne voit tout le parti que l'école pourrait tirer de ce désir d'enracinement ? C'est progressivement toute une démarche pédagogique nouvelle qui pourrait se mettre en place : celle qui consiste à partir de l'analyse du milieu, puis à chercher à le comprendre, enfin à réfléchir à ce que l'on peut faire pour le transformer... (4)

Restent les parents. Nul doute, là aussi, que, devant les résultats obtenus au cours de cette première phase, les dernières objections ne tombent. Beaucoup de parents sont sensibles en effet aux efforts faits par l'école pour s'intéresser aux problèmes quotidiens qui sont les leurs. Ils ne peuvent manquer d'être touchés également par le fait que leur langue est désormais dotée d'un statut écrit et que leurs propres enfants en ont la maîtrise. Et surtout, ils pren-

dront conscience qu'il s'agit d'une modification générale, qui touche toutes les écoles du pays, et donc que leurs enfants ne risquent pas d'être « sacrifiés ».

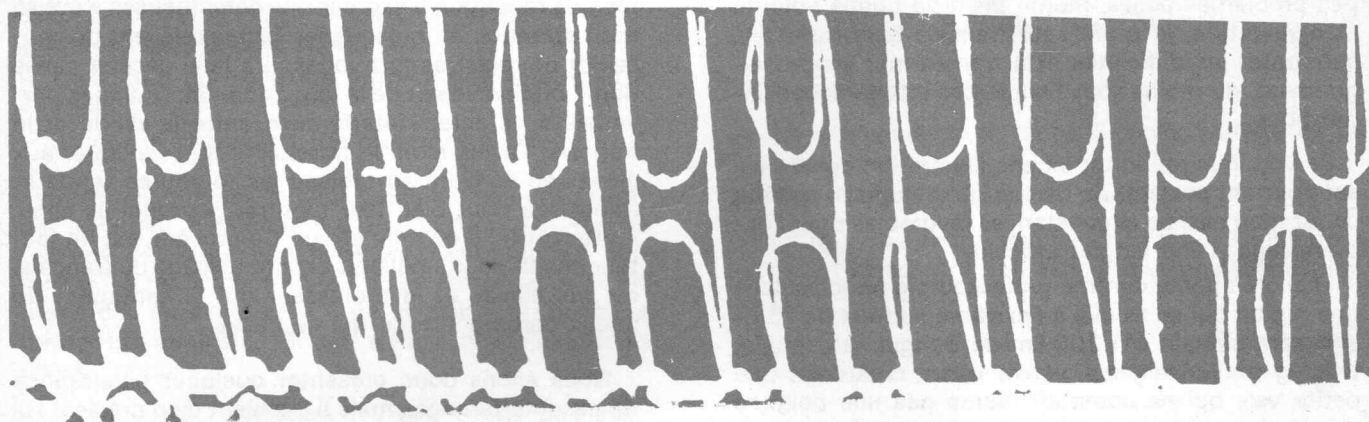
• Dernier avantage enfin, et non le moindre. Si une telle formule était adoptée, elle contribuerait puissamment à la réinsertion des enfants non admis à poursuivre leurs études dans le secondaire. D'une part en effet, il serait possible de poursuivre leur formation au village en utilisant la **langue du milieu** – ce qui est indispensable à leur intégration sociale – d'autre part, devenus adolescents ou jeunes adultes, ils pourraient devenir à leur tour « alphabétisants » et « formateurs » au niveau de leurs villages ou de leurs quartiers. Ainsi non seulement leur passage à l'école ne serait marqué d'aucun sentiment d'échec ou de frustration, mais bien au contraire ils seraient en mesure de mettre au service de leurs communautés d'origine les connaissances acquises. Or, n'est-ce pas là, en définitive, le but essentiel de l'école ?

Alors commencer par le début ou commencer par la fin ? Au lecteur maintenant de se prononcer.

Guy Belloncle

(3) Compte tenu de la complexité technique du passage d'une langue d'enseignement à une autre, on ne peut évidemment généraliser une telle mesure, d'où la nécessité d'écoles expérimentales.

(4) Sur ce point, on pourra se reporter à notre recension de l'ouvrage de Pierre Erny, cf. R.P.C., vol. VII, n° 40.



contact de langues :

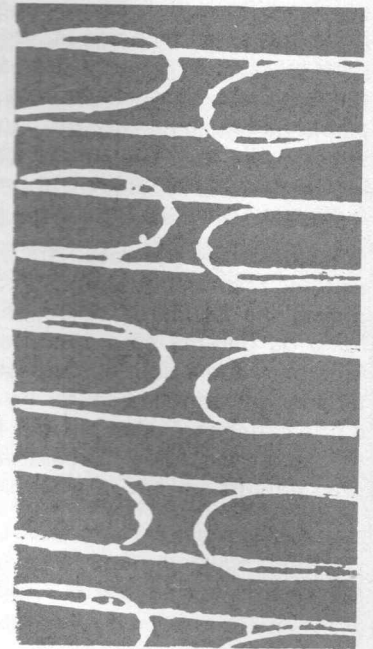
le zande et le français

L'existence des interférences linguistiques dans l'apprentissage d'une langue étrangère est un fait connu et banal ; on l'a, depuis un certain temps déjà, abondamment souligné à propos de l'enseignement du français en Afrique. Malheureusement, cette reconnaissance ne change pas pour autant et du même coup la situation du professeur obligé d'enseigner le français à des élèves africains. Il est confronté à un auditoire dont il sait, conformément aux « théories » des linguistes, que l'apprentissage du français est entravé par les structures de sa langue maternelle, mais que doit-il faire « concrètement » pour modifier cet état de fait et adapter sa pratique quotidienne d'enseignement ? S'il est légitime d'attendre du professeur qu'il s'efforce d'appréhender cette difficulté fondamentale et qu'il tente d'apporter à ses élèves des éléments de solution, il convient néanmoins de ne pas méconnaître l'ampleur des obstacles :

● d'abord le professeur doit comprendre un peu la langue maternelle des élèves ; or il arrive que, bien souvent, faute de documents, il soit livré à lui-même (1), et que l'absence d'une formation linguistique ne fasse qu'accroître ses problèmes ;

● ensuite, sa tâche est rendue plus ardue, et parfois compromise en partie par l'hétérogénéité linguistique de l'auditoire : en réalité, les élèves parlent différentes langues ;

● enfin, il faut ajouter deux facteurs qui ne favorisent pas l'apprentissage d'une langue africaine : d'une part les grandes villes où enseignent bon nombre de coopérants sont telles que le français suffit pour y vivre quotidiennement ; d'autre part la perspective de ne séjourner que deux ans, ou à peine plus, n'encourage guère les efforts à entreprendre.



C'est donc pour ces raisons que, même conscient des problèmes posés, même plein de bonne volonté et d'ouverture, le professeur français aura du mal à surmonter les difficultés et à transformer son enseignement, du moins sous l'angle des interférences linguistiques.

Je voudrais rapporter ici une illustration de ce qu'il est pourtant possible de faire si l'on bénéficie, comme ce fut mon cas, de circonstances favorables pour l'apprentissage d'une langue africaine.

● J'ai été affecté comme professeur de français dans une région qui se trouve à l'extrême sud-est de l'Empire centrafricain à 1 200 km de Bangui, la capitale. Le Ceg où j'enseignais venait d'être créé dans une petite ville qui ne comptait même pas une poignée d'Européens, et j'étais le seul professeur français de l'établissement.

● J'étais confronté à des élèves qui parlaient tous la même langue : le zande. L'ethnie zande se trouve à cheval sur le sud-est de la Centrafrique, le sud-ouest du Soudan et le nord-est du Zaïre.

● Je suis resté quatre années dans le même endroit.

Tous ces faits m'ont poussé à apprendre au moins les rudiments de la langue zande. Ils m'ont permis de mieux me poser la question de l'enseignement du français et m'ont donné quelques lueurs sur les interférences linguistiques.

N'ayant pas de formation linguistique et de cadres théoriques préalables, la méthode que j'ai choisie était purement empirique et orientée par le souci d'enseigner. Elle consistait très simplement à collecter de

façon systématique les fautes des élèves dans un cahier. La répétition d'expressions défectueuses a éveillé mon attention et, puisque les fautes relèvent de causes et de registres fort variés, il a fallu déceler celles dont l'origine venait de la langue zande. Quand je parvenais à détecter l'interférence entre le zande et le français, j'avais alors la possibilité de l'expliquer aux élèves en écrivant au tableau les tournures zande et françaises pour bien leur montrer pourquoi ils commettaient telle ou telle erreur. Ce procédé est un facteur positif pour améliorer l'apprentissage du français, car les élèves et le professeur ont le sentiment de mieux comprendre ce qui se passe.

Nous allons donc présenter quelques illustrations de ces interférences, mais il convient d'en préciser les limites et l'ordre d'exposition. Puisqu'il s'agit d'un bref exposé, nous devons restreindre le champ de nos exemples, mais il est des points qui seront volontairement laissés de côté. Nous omettrons, parce que c'est le cas le plus connu, les transformations de sons, opérées par les élèves (par exemple les confusions entre a et an, l et r, etc.). Ce domaine, qui est le plus perceptible, est aussi le mieux étudié (2). Inversement, si nous ne parlons pas du domaine très délicat des temps des verbes, c'est malheureusement parce que nos informations et nos recherches sont trop insuffisantes. Tous les professeurs de français savent pourtant que des éclaircissements sur l'usage des verbes dans les langues africaines seraient fort utiles, étant donné le nombre de fautes commises dans ce domaine.

Quant au plan d'exposition que nous avons suivi, il n'est pas fondé sur une théorie, mais sur la pratique du professeur de français. En premier lieu, nous don-

(1) A cet égard, on peut déplorer qu'en Empire centrafricain il n'existe pas de méthode pour apprendre la langue nationale Sango, malgré les anciennes relations historiques qui lient ce pays à la France, alors que les Américains, arrivés depuis peu, disposent d'une méthode et de nombreux documents sango-anglais, anglais-sango, à l'usage des volontaires du Peace Corps.

(2) L'In de Bangui a publié récemment des fiches de correction phonétique qui vont dans ce sens.

nerons des exemples d'interférences linguistiques que nous qualifions de « ponctuelles » parce qu'elles ne sont pas fréquentes et qu'elles ne modifient pas trop l'ordre de la phrase. Puis, nous avons donné des cas d'interférences ponctuelles où interviennent des données culturelles, c'est-à-dire des manières de penser autres que le français. Après, nous présenterons des interférences à propos de structures linguistiques d'origine zande, fréquemment utilisées et qui représentent donc un obstacle sérieux pour le maniement du français. Enfin, nous montrerons sur un exemple, un problème de sémantique, comment un mot français utilisé par des locuteurs zande peut avoir un champ de signification différent de celui de locuteurs français.

interférences ponctuelles

Pour ne pas alourdir le texte, nous ne multiplierons pas les exemples de fautes des élèves, mais chaque cas analysé s'appuie en réalité sur un grand nombre d'occurrences.

• Soient les phrases suivantes

- La voiture qui avait été en panne se retournait à Zénio.
- J'avais la chance de me retourner à Obo.

Dans ces phrases, le sens voulu est celui de : revenir, retourner à un endroit d'où l'on vient. Or, le sens exprimé est celui de : faire un demi-tour sur soi-même. La faute vient du fait qu'en zande, pour exprimer l'idée de « retourner à un endroit », on utilise la forme pronominale. Si on traduit littéralement la phrase zande :

mì ná Káragá tíré Kù Óbò yó.
on a : je temps retourner pour moi à Obo là.
du
verbe

Ce que l'élève traduit donc par : « Je me retourne à Obo », au lieu de « je retourne à Obo ».

• Soient les phrases

- Je le demande pour un poulet.
- Les juges avaient demandé mon grand frère pour la punition que mérite ce voleur.

En français, on dit « demander à quelqu'un quelque chose », alors que le zande utilise la construction « demander quelqu'un pour quelque chose ». La phrase zande :

mì ná sáná kò típá Kóndó.
est traduite littéralement :
je temps demander le pour poulet.
du
verbe

Au lieu de dire : je lui demande un poulet.

• Soient les phrases

- Il priait à tous les chefs de venir.
- Nous prions à Dieu qu'il nous aide.

La faute vient du fait qu'en zande, le verbe « prier » se construit avec une préposition (3). La phrase zande :

mì ná kpārà fù mbóni.
se traduit littéralement :
je temps prier préposition dieu.
du
verbe

• Soient les phrases

- J'ai saisi la camaraderie avec elle.
- Je ne saisis pas le concubinage avec toi.

La phrase française erronée n'est qu'une transcription mot à mot de la phrase zande. On dit en effet :

mì à zí bádíá nāà rì.
littéralement :
je temps prendre amitié avec elle.
du
verbe

La traduction française qui conviendrait le mieux serait : j'ai lié amitié avec elle.

• Soient les phrases

- Ils sentent avec le tabac Samaka (variété de tabac).
- Il sent avec le savon de toilette.

Ici le verbe sentir signifie en réalité « sentir mauvais » et se construit en zande avec une préposition. Soit :

í ná fú nāà sāmákà.
littéralement : ils temps sentir avec samaka.
du
verbe

• Soient les phrases

- Les gens parlent en mon nom.
- Les gens parlent sur nom nom.

Ces phrases traduisent l'expression zande :

àbòró ná gumbá rímó ré.
les gens temps parler mon nom.
du
verbe

Comme en français, on ne dit pas « parler quelqu'un », une préposition a été rajoutée, mais elle donne lieu, au moins dans le premier exemple, à un contresens, puisque la vraie signification de la phrase zande est : « Les gens me critiquent », « les gens parlent de moi en mauvaise part ».

(3) Même structure en Sango :

mbi tòtò ná nzápā
je prie à Dieu

• Soient les phrases

- Ils expliquent aux infirmiers sa maladie et par là on fait examiner son sang.
- Ils avaient bien organisé les équipes et par là il y avait un bon travail.

L'expression « par là » est incorrecte dans les phrases ci-dessus et vient d'un essai pour traduire une tournure zande intraduisible mot à mot.

í ná pékà pá fū àfūrùmēè bárá hò tí é
ils temps parler l'affaire pour infirmier, lieu là de ça
du
verbe

ngáà há ré, bòró kí ndù í bí kūrē nì.
est le là, la personne et aller ils voir sangson.

ì mbákádí pá sūngè wénéngāi, bárá hò
ils organiser chose travail bien, lieu là

ngáà há ré, sūngé kí dù ní wénéhé.
est le là, travail et est en bien le.

L'expression « bárá hò ngáà há ré » est intraduisible comme telle, mais elle a une fonction logique précise marquant la conséquence. « Pour cette raison », « en conséquence de quoi », « en sorte que... », sont les locutions qui conviendraient le mieux.

• Soient les phrases

- La danse n'est pas animée, seule la musique qui avait attiré les gens.
- Les cases ne sont pas bien, seule celle de Silengbe qui est bien faite.

L'erreur est manifestée par le pronom relatif « qui », dont la présence ne s'impose pas. La raison se trouve dans la structure de la phrase zande et dans sa traduction trop littérale en français :

gù gbéré ré áziò ngōò té,
Cette danse là temps prendre ne pas,
du
verbe

kíná Klóníngbódū ābòrò ä dá hó.
seulement la danse est les gens temps danser elle
Klonoing
du
verbe

àbām bú ángbá
Les maisons temps être bonnes
du
verbe

ngà té, kíná gā Sílēngbē sá dū ngbā
ne pas, seulement de Silengbe une est bonne.

On observe que, dans la phrase zande, le verbe « dū » (être) est introduit pour marquer l'existence et est suivi d'un autre verbe qui indique l'action dont on parle. Il y a donc deux propositions après Kina. Les élèves calquent la phrase zande, mais :

- comme en français on ne peut avoir deux verbes qui se suivent sans sujet, ils introduisent un pronom relatif pour les séparer;
- comme ils sont gênés pour traduire le verbe « dū »,

ils le suppriment tout simplement. Si l'on veut trouver des expressions françaises convenables, on a le choix entre :

- celle de Silengbe est bonne,
- il n'y a que celle de Silengbe qui est bonne,
- exceptée celle de Silengbe qui est bonne.

• Soient les phrases

- Je me rappelle un peu bien ce qui m'était arrivé.
- Les soins du guérisseur sont un peu égaux aux soins de l'hôpital.
- La cour est un peu propre.

La traduction de la langue zande (et d'autres langues africaines) rend compte aisément de cet usage généralisé de **un peu**.

vúró Kpōrò ní gīgīrī hé tōnì.
cour en propre elle un peu.

La notion de **assez** mérite d'être longuement et clairement expliquée aux élèves par des exercices appropriés, car ils l'assimilent à **un peu**.

• Soient les phrases

- Ce sont des exemples qui prouvent prouver que les Africains savent soigner.
- Elle veut rester maintenant rester en considération.
- Je regarde regarde le haut de la colline.

Cette façon de rejeter le verbe est très caractéristique de la langue zande pour insister sur une action :

mí ngérá ángērà rī gāngārā.
je regarder regarder tête colline.

interférences où interviennent des manières de penser spécifiques

Nous allons donner trois exemples de phrases qui ne comportent pas d'erreurs dans l'usage du français, et qui pourtant sont en réalité des fautes.

• Soient les phrases

- Nous sommes partis avec mon père.
- Ils étaient venus avec son compagnon.

Ces phrases sont incorrectes parce qu'il ne s'agit à chaque fois que de deux personnes, A et B. Là où le français dit : A est venu avec B, le zande (comme beaucoup de langues africaines) dit : ils (A et B) sont venus avec B. Mot à mot la phrase :

áni ndú nāà mò.
se traduit : nous allons avec toi.

Là où il faut dire « je vais avec toi » ou « tu vas avec moi ».

• Soient les phrases

- Ils entendent la queue de la chanson.
- Il sort pour chanter la queue du chant.

– Je ne chanterai pas la queue du chant avec toi.

Le locuteur français comprend qu'il s'agit de la **fin** de la chanson, alors qu'en réalité il s'agit du **début**. Selon la conception zande, les premiers mots qui sont dits, étant les plus éloignés, représentent la queue de la phrase ou du texte, tandis que les mots prononcés le plus récemment représentent la tête. C'est l'inverse de la conception française.

Cette façon d'envisager les choses est à l'origine de confusions entre le professeur et les élèves. Ainsi, en classe, si on interroge un élève en lui demandant : « Dans la phrase **le livre de Pierre** qu'est-ce qui est **derrière** la préposition **de** ? » L'élève répond souvent : « c'est le mot **livre** », là où le professeur pense **Pierre**. L'arrière est bien sûr envisagé relativement à la « queue » de la phrase.

- Soit la phrase

– Ton amour est supérieur à celui de tes amies.

On peut penser, à la lecture de cet énoncé, qu'il s'agit d'un homme, aimé par plusieurs femmes, dont l'une d'entre elles le chérit plus que les autres. En réalité, c'est l'inverse : un homme a de l'attirance pour plusieurs femmes, mais il en est une qu'il préfère (d'où l'objet de cette déclaration). L'origine de la faute vient d'une traduction littérale du zande :

nyémúró súsí gā àkùà ró.
désir ton dépasse de amies tes.

nyémúró ne signifie pas « ton désir » mais : « Le désir que j'ai de toi. »

On trouve la même ambiguïté dans la phrase : « Que ferai-je que ton amour me quitte ? » qui est la traduction de :

gù nyémúró ré mì à māngá
ce désir-ton là je temps faire
du
verbe

wá sí guárí kù sāyò ?
comment il je lever au loin ?

en d'autres termes : que ferai-je pour éloigner le désir que j'ai de toi ?

Ce genre, non négligeable, de fautes requiert une certaine pratique de la langue et des habitudes des locuteurs, car il n'est pas décelable à première vue, la correction de l'énoncé français semblant au contraire être la garantie d'une pensée juste.

interférences à propos de structures utilisées fréquemment

Ce type d'interférence n'est pas de nature différente des autres, mais il pose des problèmes plus importants pour le professeur parce qu'il est souvent

employé et parce qu'il concerne des questions essentielles de grammaire. Nous prendrons trois exemples : le démonstratif, l'adjectif qualificatif, le pronom relatif.

- Le démonstratif

Soient les phrases :

Cette méthode d'acheter indirectement là.

Cet homme qui était mort à Mboki là.

Cette femme qui pleure beaucoup là.

Ces écorces que j'ai enlevées hier là.

En français, comme en zande, l'adjectif démonstratif est utilisé sous forme composée ce...là, ce...ci, gù...ré, gi...ré. Seulement le français est plus contraignant et limitatif que le zande. Entre « ce » et « là », on ne peut placer qu'un petit nombre de termes alors qu'en zande entre **gù** et **ré** on trouve parfois toute une proposition :

gù nàkóndó ré.

Cette poule là.

gì paí ní réngó ré.

Cette affaire en vérité ci.

gì kúmbá kí zìngì béréwé ré.

Cet homme et était en colline encore ci.

gù gùdé édi hé ré.

Cet enfant veut le là.

Bien mieux, le zande admet la structure suivante : gù + possessif + nom...ré, alors que le français ne peut allier démonstratif et possessif :

gù gārì ángó ré.

ce son chien là.

Or, cette structure zande apparaît dans les phrases suivantes :

Mais **son** ami **là** est parti.

Son manioc **là** a été volé.

Est-ce que tu maries **ta** femme **là** de bon cœur ?

- L'adjectif qualificatif

L'enseignement de l'adjectif qualificatif français pose quelques problèmes. En effet, en zande :

- l'adjectif est toujours placé devant le nom :

ūgùdì kúmbá

maigre homme

- il est invariable :

wéné dēē wéné àdēē

belle femme belles femmes

- il n'y a jamais plus de deux adjectifs avant le nom :

gbēgbèrē ūgùdì kúmbá

mauvais maigre homme

- il est toujours en position d'épithète et précède obligatoirement un nom ou un pronom. Pour dire « cet homme est bon » (où l'adjectif est en position d'attribut), le zande dira :

wéné **bóró** **ngáà** **kōò**
bon homme est il

On imagine dès lors les difficultés que les élèves vont rencontrer dans le maniement des adjectifs français et dans la leçon de grammaire où on leur enseigne que l'adjectif est non seulement épithète, mais aussi attribut et apposition.

Dans le même ordre d'idées, les locuteurs zande (comme ceux d'autres langues africaines) ont des difficultés dans l'usage des comparatifs et superlatifs; les énoncés suivant en témoignent :

- Il choisit un tronc bien gros que celui d'Alexis.
- A notre époque, les méthodes sont les plus perfectionnées que celles de jadis.
- Nos pères se soignent avec des remèdes très efficaces que ceux de la médecine.
- Les villageois sont parfois beaucoup instruits que ceux qui ont été à l'école.

Lorsqu'on compare des qualités en zande, l'adjectif n'est pas affecté par le degré de comparaison (supériorité, égalité, infériorité). Seule est modifiée la conjonction qui le suit : **wā** pour l'égalité, **tí** dans les autres cas :

gā ètiénè bāgà nī ūmbā há tí gā àpórò.
de Étienne panier en petit le par de Paul.
rapport
à

Le panier d'Étienne est moins grand que celui de Paul.

gā ètiénè bāgà nī kíkì hé tí gā àpórò.
de Étienne panier en gros le par de Paul.
rapport
à

Le panier d'Étienne est plus grand que celui de Paul.

gā ètiénè bāgà nū bākērē hé wā gā àpórò.
de Étienne panier en gros le comme de Paul.

Le panier d'Étienne est aussi grand que celui de Paul.

On s'explique ainsi les confusions et les erreurs dans le maniement de l'adjectif qualificatif en français.

- Le pronom relatif

L'usage du pronom relatif offre une mine de fautes pour les zande, comme pour d'autres locuteurs africains. Nous nous contenterons de donner quelques exemples :

Il est avec sa femme **que** vous **la** voyez.

Il sort deux billets **qu'il les** dépose sur la table.

Il vit une troupe de phacochères **qu'il** se mit à **la** quetter.

Il y a ici redoublement du pronom : l'un relatif, l'autre personnel. Ce dernier est conforme à la structure du zande.

gù **nyá** **mó** **nì** **gbé** **rú,**
cet animal tu temps acheter le,
du
verbe

ù **ná** **kūrà** **kù** **zègì** **yò.**
il temps enfin vers dehors là-bas.
du
verbe

Les élèves acquièrent assez de maîtrise de la langue pour se servir du relatif, mais ils maintiennent le modèle d'origine, c'est-à-dire le pronom personnel, d'où la faute.

- Le processus est exactement le même que dans les phrases suivantes :

Les villes **où** le chef veut **y** aller.

Une maison **dans laquelle** la famille se réunira de-
dans.

Ils donnèrent du manioc aux gens où la famille ré-
gnait **chez eux**.

On observe ici la répétition du relatif et du pronom personnel qui marquent le lieu.

- Dans les phrases suivantes, on relève la méconnaissance de la signification du pronom relatif « dont ».

A l'est, la rivière Mboki **dont son** nom est attribué
à la ville.

Il y a des chefs **dont** je ne connais pas **leur** nom.

La ville **dont sa** renommée domine toutes les au-
tres.

La phrase décalque l'énoncé zande :

gù **kúmbá** **tùrè** **à** **dí**
Cet homme Ture temps prendre
du
verbe

gā **kò kṑakṑarì** **rè** **kō** **ndù**
son chapeau là il partir

D'où la phrase :

Cet homme dont Ture a pris **son** chapeau est parti.

Au lieu de :

Cet homme, dont Ture a pris **le** chapeau, est parti.

- La faute est encore plus probable quand le pronom relatif a d'autres fonctions.

Je n'avais pas une demoiselle **que** je devrais dan-
ser **avec elle**.

Il s'accrocha à l'arbre **qu'il** se trouvait **derrière**.

Il prend son évidoir **qu'il** évite le tronc **avec cela**.

Le processus de la faute est toujours le même.

gù **zìré** **mbàrà** **à** **nángí** **kò nāà nírè.**
ce mensongeéléphant temps tromper le avecça là.
du
verbe

D'où la phrase :

Ce mensonge **que** l'éléphant le trompa **avec**.

Au lieu de :

Ce mensonge par lequel l'éléphant le trompa.

C'est surtout à ce genre de fautes (adjectif qualificatif, démonstratif, relatif, etc.) que le professeur de français doit prêter son attention, étant donné leur grande fréquence d'apparition. Il en découle la nécessité de concevoir de nombreux exercices structuraux dont la réussite est favorisée par la référence explicite, au tableau, de l'énoncé zande.

problème de sémantique

On sait bien qu'un mot français utilisé par un locuteur étranger n'a pas forcément la même signification que pour un locuteur français. Seulement, il n'est pas toujours facile de saisir ce phénomène avec précision. Nous avons pourtant pu en faire quelques analyses dont nous allons maintenant donner un exemple.

Les élèves avaient collecté à notre intention un grand nombre de chants zande qu'ils avaient eux-mêmes traduits en français. Si on relève toutes les occurrences où apparaît un mot choisi au préalable et si on confronte la traduction donnée par les élèves et la signification réelle des mots traduits, on peut saisir le sens que les locuteurs donnent réellement à un mot. Nous illustrerons ce problème par l'analyse de la signification attribuée par les élèves au verbe français « gêner ». Nous donnerons d'abord la phrase française donnée par les élèves, puis la phrase zande et enfin la véritable traduction. Ceci nous permettra de comparer après le champ sémantique de ce mot pour un locuteur français et pour un locuteur zande. Nous limiterons les exemples, mais notre analyse s'appuie sur un nombre important de données.

1. Soient les phrases

- a) Tu **as gêné** mon endroit.
qui traduit : **Mò gbirisì gímí rāgò.**
au lieu de : Tu **as abîmé** ma place.
- b) Tu **as gêné** notre maison.
qui traduit : **Mò gbirisì gānì kpōrò.**
au lieu de : Tu **as rendu mauvaise** notre maison.

2. Soient les phrases

- a) Tu **es gêné** maintenant grâce à cela.
qui traduit : **Mò gbéré àwéré bmikō géré.**
au lieu de : Tu **es devenu mauvais** maintenant à cause de ça.
- b) La boisson me **gêne** comme ça.
qui traduit : **Būdā gbéré nāā mī wéré.**
au lieu de : La boisson me **rend mauvais** ainsi.

3. Soient les phrases

- a) Ton amour me **gêne** beaucoup.
qui traduit : **Nyémúró ná māngà rè gbè.**
au lieu de : Le désir que j'ai de toi me **trouble** beaucoup.

- b) Cette pauvreté **gènera** notre chef.
qui traduit : **gù kērē rúngó nikāmāngà gānì gbíá.**

au lieu de : Cette terrible pauvreté **fera souffrir** notre chef.

4. Soient les phrases

- a) Ne **gêne** pas un autre de ton cœur.
qui traduit : **Ká mó móí ngà ngbádúró tí kùàró yà.**
au lieu de : Ne (**sois**) pas **jaloux** de ton voisin.
- b) Si tu ne t'habilles pas, ne **gêne** pas l'autre.
qui traduit : **Ká mó ávó ngà ròkó yà, ká mó móí ngà ngbádúró tí kùàró yà.**
au lieu de : Si tu ne t'habilles pas (si tu n'as pas de beaux vêtements à mettre), ne **sois** pas **jaloux** d'autrui.

5. Soient les phrases

- a) Ces choses me **gènent**.
qui traduit : **ápáí najūda rè.**
au lieu de : Ces choses m'agacent.
- b) Ils aiment **gêner** les gens.
qui traduit : **Í kpī nyēmū fúdà ābòrò.**
au lieu de : Ils aiment **énervier** les gens.

6. Soit la phrase

- Je me **gêne** pour mon enfant.
qui traduit : **Mī nábākā bāngiré típá wíré.**
littéralement : Je jette mes yeux pour mon enfant.
c'est-à-dire : Je me **fais du souci** pour mon enfant.

7. Soit la phrase

- Il **gêne** la tranquillité des gens.
qui traduit : **Kó nákáta ngbádú ābòrò.**
littéralement : Il casse le cœur des gens.

8. Soit la phrase

- Qui a **géné** notre chef ?
qui traduit : **Dà dú wó tí gānì bākumbá ?**
dans le sens de : Qui a **dérangé** notre chef ?

9. Soit la phrase

- Tu me **gènes** pour ta lettre.
Qui traduit : **Mò Kī nīmérédí ré típá wáràgà.**
littéralement : Tu m'**emmerdes** à cause de ta lettre.

10. Soient les phrases

- a) Je me **gêne**.
qui traduit : **Kpòtòrè ángbá ngà té.**

littéralement : Ma peau n'est pas bonne.
au sens de : Je suis **mal à l'aise**.

b) Ton amour me **gêne** beaucoup.
qui traduit : **Mò ngbā tífé gbè.**
au lieu de : Tu me **plais** beaucoup.

11. Soit la phrase

Il te gêne en pleurant.
qui traduit : **Kō kīnī kpórí kù tífó.**
au lieu de : Il pleure à ton sujet.

12. Soit la phrase

Cela me gêne.
qui traduit : **Sí nápāà kùtí ré.**
au lieu de : Ça fait du bruit sur moi (il s'agit d'une hernie qui frotte contre les jambes).

A l'aide de ces exemples, on peut se rendre compte des modifications sémantiques du verbe gêner.

– Dans plusieurs cas, le verbe gêner a un sens plus fort pour un locuteur zande que pour un locuteur français, puisqu'il traduit : abîmer, devenir mauvais, rendre mauvais, faire souffrir, provoquer le trouble (trois premières phrases).

– Dans d'autres cas, il reçoit au contraire une signification voisine ou analogue [5, 6, 7, 8, 9, 10 a)]. On remarque la phrase 9, tout à fait étonnante. Le verbe employé en zande, « mérédí », n'est que la zandéisation du verbe français « emmerder », lequel a été retranscrit par « gêner » !

– Enfin dans certains cas, « gêner » a été purement introduit pour compléter les verbes plaie [10 b)], pleurer (11), faire du bruit (12), afin de montrer les effets complémentaires de ces actions. C'est également par déplacement de sens qu'il a été chargé de rendre « être jaloux » (4).

On peut résumer la situation dans le tableau suivant :

Champ sémantique pour des locuteurs zande		
Sens plus forts que le sens habituel	Sens analogues au sens habituel	Sens surajoutés
rendre mauvais devenir mauvais faire souffrir troubler emmerder	agacer, énerver, déranger se faire du souci Champ sémantique pour des locuteurs français	être jaloux pleurer plaie faire du bruit

On constate donc une disparité sensible des zones de significations entre l'usage en France et l'usage pour des locuteurs français. Mais pour l'exemple qui nous concerne, il est surprenant de relever que l'utilisation du verbe « gêner » au sens fort correspond au sens qu'il a eu autrefois dans la langue française. En effet dans le *Dictionnaire de la langue française classique* de J. Dubois et R. Logane, on nous informe que « gêner » vient de « géhenner » (« géhenne » ou « gène »)

et signifie d'abord : torturer, soumettre à la question ; puis : soumettre à une contrainte pénible ; enfin : causer une souffrance morale. Aujourd'hui, comme ces auteurs le remarquent, le mot a le sens affaibli de « embarrasser ». Ce n'est pas le moindre paradoxe de vie des mots que de voir des locuteurs zande rendre à un verbe français son sens primitif.

On pourrait étudier beaucoup de termes et comparer leur champ sémantique. Ainsi en Centrafrique « travailler » signifie : avoir un salaire ; alors que le champ sémantique pour un locuteur français est beaucoup plus ouvert (avoir une activité quelconque...).

conclusion

On peut juger sur ce rapide échantillon du caractère divers et complexe des interférences linguistiques, et on imagine quelques-uns des problèmes qui se posent concrètement à un professeur de français en Afrique.

De ce bref exposé, plusieurs conclusions se dégagent :

– Non seulement la connaissance des langues locales ne constitue pas une menace pour le français, mais elle est au contraire un élément très favorable pour son enseignement. Et lorsqu'on connaît un peu la langue locale, il est bon de s'y référer explicitement en classe. Les élèves sont alors fort intéressés et la langue française joue alors moins le rôle de coupure, puisqu'elle est l'occasion d'un retour au milieu culturel des élèves.

– Il est donc nécessaire de séjourner suffisamment longtemps pour pouvoir comprendre un peu ces phénomènes d'interférences linguistiques. Comme cette condition ne peut être exigée des professeurs, il serait bon qu'ils puissent disposer, quand ils arrivent dans un pays d'Afrique, de fascicules contenant les grandes caractéristiques des langues locales, afin d'améliorer leur enseignement.

– Ces remarques ne valent pas uniquement pour l'enseignement du français. En Empire Centrafricain, une étude (4) concrète de certains aspects des langues locales a permis de montrer comment un certain vocabulaire français constituait parfois un obstacle à l'enseignement des mathématiques.

Ainsi, si l'on souhaite que la francophonie ne soit pas un mythe, il convient donc aujourd'hui d'étudier les langues africaines. Ce n'est pas en ignorant mais en connaissant l'autre, et donc son langage, qu'on a plus de chance de se comprendre – peut-être même de dialoguer.

J.D. Penel.

(4) H. Magdalena : Les langues de l'Empire centrafricain et l'enseignement des mathématiques, IREM, Bangui, cf. R.P.C., vol. VII, n° 40.